

Le jeune homme aux pinceaux

A la manière de Hans Christian Andersen

Les cabanes de bois illuminées s'ouvrent sur des visages radieux, souvent féminins, qu'encadrent des chapeaux de laine bouillie, des animaux en verre soufflé, des mitaines colorées, des boules de Noël, des ceintures et des sacs en cuir, des marionnettes en bois... Evidemment, on mange et on boit à ce marché de décembre. La traditionnelle saucisse au curry s'arrose d'une bière blonde et le vin chaud anime les rencontres.

Le peintre a posé son chevalet dans un angle. A droite, les pierres semi-précieuses alternent avec des bâtons d'encens, à gauche, un traiteur français vend des salades et des fromages. Le vent chasse heureusement les odeurs. L'artiste est assis sur un tabouret de toile, emmitoufflé dans des couches de vêtements superposés. Il tient sa palette de la main gauche et de temps en temps, il la passe sur la flamme d'un petit chauffage à gaz, pour éviter que les couleurs gèlent. A ses pieds, une série de toiles immortalisent ce marché - les illuminations, les stands, les badauds - que domine la vieille église au clocher démolé par les bombardements.

Le jeune homme aux pinceaux n'en finit pas de reproduire le même tableau. Toujours différent, mais à jamais prévisible. Malgré les étoiles, son Noël est endeuillé par l'ombre de la cathédrale. Les passants s'arrêtent, regardent les couleurs qui prennent forme. Ils admirent le talent, la concentration, le courage par ce froid... Certains offrent une bière, un grog, à l'artiste. Il accepte avec reconnaissance. Il discute, il raconte son Berlin d'avant le mur, la chute, l'Est, l'Ouest... Mais les curieux s'ankylosent, ils gèlent, ils remercient, reprennent leur balade. L'autre se tait, retrouve son tableau, active ses pinceaux.

Il est tard. Le peintre a faim. Il n'a pas mangé, juste bu. Un peu trop avec ce ventre vide. Il n'a rien vendu. Depuis qu'il est arrivé, au début du mois, aucune toile n'a trouvé acheteur. Tellement de jours sans clients. Les tableaux se sont entassés. Il ne sait plus où les ranger. Il dort dans sa voiture, il n'a plus de place, plus d'appartement, d'atelier. Il n'a plus d'argent. Il n'a pas froid, il n'a plus froid. La foule s'est dispersée. Les visiteurs sont partis. Les marchands rangent. Des conjoints, des amis sont venus aider à fermer les échoppes. Le peintre rangera plus tard. Personne ne l'attend. Il a tout le temps. Il fuit cette animation, il doit bouger pour ne plus entendre son ventre.

L'homme sort du marché. Il enfile les rues adjacentes, au hasard. Il lèche les vitrines, apprécie les enseignes, rêve d'entrer dans ces hôtels de luxe aux portiers en livrée. Il ralentit devant les galeries d'arts, les boutiques de créateurs. Berlin, c'est ça, tout ça, côte à côte, dans le désordre. Un grand capharnaüm tellement sympathique. Ce serait facile de remplir une hotte de Père Noël avec cette débauche de créativité. Des choses belles, drôles, étonnantes. Des rêves en vrac !

Là, le peintre s'arrête. Il ouvre la main, l'appuie entre le verre et sa tempe, pour couper les reflets. Il regarde. La vitrine l'a pris par surprise. Ce bustier de cuir, avec des ailes violettes. Tenue d'ange ou de démon. Il se souvient. La femme. La seule,

l'unique. Le désir. Ce sentiment qu'il croyait avoir perdu et qui vient de tordre son ventre, de réveiller l'appendice qu'il voulait endormi à jamais. Il respire. Pour gérer cette boule de feu qui tourne dans son corps. Pour laisser ses yeux souffler encore sur cette incandescence. Il détaille les accessoires. Il aimait jouer avec elle. Ou la regarder quand elle le fixait, lui offrant son plaisir avec gourmandise.

Il voudrait passer la main sur cet oiseau qui a sursauté, mais qu'il ne laissera plus chanter. Il est seul, si seul. Il sert son manteau, il ramène un pan sur l'autre, moins pour cacher son émoi que pour tenter de le préserver, de l'emporter dans cette nuit qu'il appréhende. Il s'appuie encore un peu contre la vitrine. Il a le vertige, quand lui reviennent toutes ses émotions. L'amour. Le désir. La peur qui casse tout. Alors il ferme les yeux. Ses paupières se baissent comme la grille qu'il a tirée devant son cœur, il y a longtemps. Sa bouche grimace un sourire devant le nom du magasin : « la mode noire ».

Il repart, il se presse, le pas leste. Le gardien du marché de Kurfürstendamm plaisante de son retour précipité : « C'est fini, ne courez pas ! » Mais pour le peintre, soudain, tout commence...

Il a besoin de toile, de couleurs, de rêve. Il rallume le chauffage. Il tourne son chevalet, son siège, dos à cette Eglise du Souvenir, qui lui semble tout à coup atroce. Quelle désolation !

Il pose le blanc, le bleu, la lumière. Les toits des chalets festonnent le bas du tableau. La frise sombre souligne la vision qu'il a eue tout à l'heure. Une femme, une grande dame transparente, une présence, une silhouette vaporeuse. Elle est tout entière la grâce, la vie. Elle avance, elle s'élève, elle lui échappe... Il manie les pinceaux avec frénésie, plus fort que le désespoir, plus profond que l'apparition.

Au matin du 25 décembre, les exposants arrivent vers dix heures. Les visiteurs sont plus rares que les jours précédents. D'un chalet à l'autre, on se salue, on partage une tresse, on sert du thé alentour. « Où est le peintre ? Vous avez vu sa nouvelle toile ? Comme elle est belle ! » On se presse, on se bouscule, on s'émerveille. Les flâneurs approchent. Chacun y va de son commentaire. Une femme demande : « Quel est le prix du tableau ? » Personne ne sait. Ni le prix, ni où est le jeune peintre. Toute la journée, le public le réclame, subjugué par cette image. Les intéressés se succèdent et les voisins répètent : « C'est drôle, il était toujours là. Passez plus tard, il va revenir ! », comme pour s'en persuader, détournant le regard de cette icône trop envoûtante pour être innocente.

Cléa Carmin